

Notre Enquête sur la «Musique Mécanique»

dans ses rapports avec la musique et les musiciens (suite)

On dira tout le mal qu'on voudra, du phonographe et je suis le premier à souffrir des imperfections des disques que j'aime... Mais si vous saviez quelles consolations ! Grâce à eux, nous vivons dans l'intimité de Bach, de Franck, de Ravel, de Debussy, de Dukas... et bien d'autres. La plupart de ces disques sont très bons, et quelques-uns sont d'une fidélité, d'une pureté admirables.

Je suivrai avec curiosité l'enquête que vous ouvrez fort à propos sur la phonographie. Avec curiosité seulement, car il est évident que pour les amateurs de musique vivant loin des centres actifs, il n'est qu'une opinion possible : le phonographe est un instrument de musique indispensable, apte à fournir déjà de grandes satisfactions, en attendant de nouveaux perfectionnements.

Pour l'instant il nous permet, grâce à un répertoire qui va s'élargissant de plus en plus, d'entendre autant de musique que les habitants des grandes villes. Mieux : de goûter à fond, par de fréquentes auditions, le sens d'une œuvre. Certaines compositions passent ainsi par une rude épreuve, car le phono révèle sûrement à la longue, les œuvres faibles. Par contre quelle joie de constater, à la vingtième audition, que le Prélude à l'après-midi d'un Faune, par exemple, n'a rien perdu de son parfum... C'est le signe des chefs-d'œuvre.

Un de mes plaisirs consiste à recevoir des morceaux qui me sont inconnus. Ce sont des premières auditions à domicile. Et j'attends avec impatience le jour où la phonographie sera suffisamment développée pour que l'édition par disques se fasse en même temps que l'édition imprimée. J'espère qu'on y viendra.

Quant au danger couru par l'exécutant en face de la « machine », il est peut-être moins grand qu'on ne le pense. Peu importe d'abord, que les « tapoteurs » d'instruments soient éliminés. Il ne restera, en fait d'exécutants que les meilleurs, ceux qui ont la foi, et qu'on écoute avec ravissement même si l'on possède des disques de virtuoses.

Mais en ce qui concerne les professionnels, je crois que si j'habitais Paris j'aimerais mieux aller au concert, réservant pour le phonographe quelques œuvres particulièrement intéressantes ou peu jouées.

D'autre part, vous savez qu'une même œuvre est souvent enregistrée par des interprètes différents (solistes, ou ensembles). Quand toutes les circonstances défavorables de l'enregistrement auront disparu, on pourra apprécier encore plus qu'aujourd'hui les mérites respectifs des artistes enregistrés. Cela permet à l'amateur de faire un choix raisonné. Or n'est-ce pas ce qui se passe dans la vie des concerts ? Il y aura les fidèles des disques « Société des Concerts », ou « Lamoureux »... De même qu'il y aura les fidèles des disques Cortot, ou Casadesu, ou Caffaret (je nomme au hasard). Il sera même permis de collectionner plusieurs interprétations d'une même œuvre.

Ainsi, loin de concurrencer l'artiste, ou de réduire les auditions publiques, je crois plutôt que le phonographe a tendance à doubler l'importance de la vie musicale, l'audition phonographique venant s'ajouter aux concerts sans rien retrancher à ceux-ci.

Mieux que cela. Mieux que l'empressement de l'amateur à écouter au naturel le soliste ou l'orchestre dont il possède des disques : Au lieu de ne pas rabacher publiquement leurs morceaux enregistrés, les exécutants seront conduits à renouveler leurs répertoires. Nous verrons enfin (peut-être) disparaître des programmes, telles ouvertures, symphonies ou poèmes symphoniques que le moindre amateur de phono connaît par cœur et qui seront réservées pour des « reprises » soignées. En revanche les programmes ainsi aérés, feront plus largement appel aux œuvres du passé peu connues, et à celles du moment qui ne demandent qu'à être jouées.

Et l'activité musicale ne faiblira que si les compositeurs eux-mêmes viennent à manquer. Or, pour nous en tenir à la musique française, cette activité ne paraît pas près de s'éteindre. En tout cas le grand public vient de plus en plus à la musique. Je sais que vous avez l'habitude, à Paris, de vous montrer sceptiques devant la construction de nouvelles salles ou la fondation de nouvelles associations symphoniques. Cependant elles répondent à un besoin sans cesse croissant, que le Gouvernement (soit dit en passant) ferait bien de ne pas négliger. Vue de loin, l'activité de la vie musicale parisienne paraît imposante et unique. Il serait à souhaiter seulement, de la part des Jeunes, un peu plus d'ardeur, un peu plus de travail significatif, un peu plus d'idéal... Bien que né après 1900 je pense que ce vieux mot n'est pas mort, mais qu'il ne manquera pas d'animer l'œuvre des jeunes générations.

Pour en revenir au phonographe, et à ses imperfections actuelles, on pourrait souhaiter que certaines firmes améliorent l'acoustique de leur salle d'enregistrement. Certaines orchestrations en souffrent, c'est très sensible. On devrait, de même, mieux disposer parfois les exécutants devant le microphone, en vue d'obtenir plus d'homogénéité dans l'émission et plus de fidélité dans la reproduction des timbres (les grands ensembles de violons dans l'aigu, sifflent comme des flûtes : tel est le cas de « La Péri »). Le quatuor de Debussy, également, souffre deci delà d'une émission peu homogène, et surtout l'admirable « Invitation au voyage », dont l'interprétation par Panzéra est abîmée par les sifflements intempestifs de l'orchestre.

Charles RIBEYRE.

« Ceci tuera cela. La Science tuera l'Art dit-on. Certes non, mais le conservera. Nous déplorons que le graphophone n'ait pu et pour cause enregistrer le jeu d'un Chopin, nous n'aurions point à l'heure présente à nous baser sur des hypothèses en ce qui concerne l'interprétation des œuvres du Maître. Mais ne croyons pas qu'un musicien désertera la salle d'un concert pour rester devant un graphophone qui nasillera un morceau, dût-il être enregistré par un de nos plus grands virtuoses. Le rôle du graphophone est d'être conservateur. Grâce à lui les voix des Caruso, des Beyle quoique mortes chantent encore et chanteront de siècle en siècle, d'éternité en éternité. »

André ELLENBERGER.